

DE QUEQUES FASCISTES
Le Républicain 22 août 1936
Pierre Bayrou (1892-1979)

«Il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil».

Non, sans doute, si l'on pense aux éléments que «la nature», «le hasard», «la Providence» combinent dans les apparences successives que déroule la vie. De la même façon, on peut soutenir que tous les visages humains se ressemblent, puisque, du crâne au menton, ils sont composés des mêmes détails. Mais c'est là encore une vue de l'esprit, une forme de cette maladie qu'on appelle l'abstraction, et qui prétend nous faire prendre pour la vérité, au lieu du réel mobile et vivant, un rigide schéma — au lieu du corps humain, le squelette dont il est armé — au lieu du parfum d'une fleur sa formule chimique — au lieu du mystère, enfin, qui est le vrai, mais qui est, quoi qu'on fasse, infini, indistinct et fuyant, quelques pauvres clartés, immobiles et crues.

Il en est ainsi, je pense, dans le débat qui, à cette heure, trouble chaque conscience et ravage l'univers, ce conflit entre démocratie et fascisme. Sans doute, les mots sont neufs, le deuxième du moins. Mais les formes qu'ils expriment, dira-t-on, les instincts, les passions, les rêves, les pensées dont ils sont comme les symboles algébriques, sont aussi vieux que l'âme et la société des hommes : non, rien de nouveau sous le soleil.

Et pourtant, là encore, tout est neuf. Les matériaux sont toujours les mêmes, les édifices toujours divers. La vie intérieure ou l'histoire ne réalisent jamais deux fois exactement la même combinaison. On ne se mire pas deux fois dans les mêmes eaux, disait déjà le très vieil Héraclite — et les états successifs de l'âme ou de la société empruntent aux circonstances contemporaines, au jour, au temps, à l'ambiance, par on ne sait quel mystérieux déterminisme, un caractère toujours imprévu. Pas plus que le «moi» des philosophes, la vie sociale n'est une. Les analogies qu'offre l'histoire sont toujours illusoires : jamais le passé n'a préfiguré l'avenir ; jamais ce qui est, n'est pareil à ce qui fut.

Ce qui est tout il fait nouveau, dans l'actuel conflit, c'est d'abord la brutale nudité des forces qui s'affrontent, le caractère schématique de la controverse ou du combat, le retour à l'élémentaire, la disparition de toute nuance, de toute précaution aussi, de tout déguisement et de toute pudeur : démocratie contre fascisme. Deux grands courants ont attiré, absorbé et fondu tous les autres : il n'y a plus désormais ni radicalisme, ni socialisme, ni gauche radicale de droite, ni attentisme, ni mares stagnantes. Seulement, deux tendances où se concentrent, se ramassent et se tendent les vœux, les énergies, les amours et les haines : fascisme contre démocratie.

D'autre part, la nouveauté de l'heure est faite de l'universalité du conflit. Jusqu'ici, c'est individuellement, chacun dans ses frontières, que les peuples hésitaient, se divisaient, se déchiraient, allaient rythmiquement et pendulairement d'un idéal à l'Autre, d'une forme sociale à la forme opposée, de la liberté à l'autocratie, de la monarchie à la république, de la république à l'Empire. Maintenant, c'est le monde entier, l'Europe entière tout au moins, qui se scinde en deux parts, se groupe en deux camps, se fortifie dans deux citadelles, et retentit des défis de plus en plus haineux que, du haut des remparts toujours plus terriblement hérissés, échangent les deux champions toujours plus frénétiquement forcenés, plus désespérément résolus.

C'est l'imminence et la gravité du péril qui invitent à réfléchir attentivement à ces choses. Comme tout homme épris jusqu'au tourment de vérité et de justice — ces chimères ! — j'ai voulu faire, de tout cœur et, s'il se pouvait, en toute indépendance d'esprit, l'effort d'analyse que commandent la dignité, la loyauté, la prudence. Je dois bien dire que ce qui m'a frappé, tout d'abord, déconcerté, alarmé, c'est de voir que, parmi les fascistes les plus ardents, certains obéissent, manifestement à d'autres mobiles que l'intérêt et se jettent dans la bataille pour de tout autres raisons que la défense de leurs biens.

Certes, la plupart de nos fascistes, leurs chefs surtout, leurs écrivains, leurs journalistes, leurs commanditaires clandestins sont exclusivement méprisables. Ils déguisent, en effet, sous le masque des plus généreux sentiments, les plus hideux visages, les plus hideux visages de l'égoïsme, l'avidité, l'orgueil, la peur, l'insatiable appétit de commandement et de domination. Entre les intérêts de ces meneurs de jeu et leurs opinions politiques, il y a une relation d'une nature si constante, une concordance d'une telle régularité, une telle identité pour mieux dire, qu'ils sont discrédités à jamais aux yeux de tout honnête homme, qu'ils ont perdu tout droit parler au nom du peuple, de la justice, de la raison ou de Dieu — et que leurs abominables déclamations de pharisiens n'inspirent aux justes qu'indignation, horreur, tristesse et mépris.

Mais on voit bien que certains, parmi la foule des menés, n'ont rien de temporel à défendre, et n'espèrent pas d'autre part, figurer parmi l'élite, un jour, dans une société plus juste qui assignerait au vrai mérite son prix, son rang et son rôle. Ni l'orgueil ni l'avidité ne les animent, et on les voit cependant très sincèrement et très ardemment fascistes. Avec une fureur mystique, ils s'enivrent de « l'honneur » de renoncer et de servir. Ils ont décidé que la volupté suprême, le suprême devoir et la plus haute sagesse sont de tout sacrifier, ses rêves, ses biens, sa liberté et jusqu'à sa personnalité même, à l'obéissance aveugle à un maître — pourvu qu'il sache décider, s'imposer, conduire, brider ou briser. Adorer un homme, à défaut d'un dieu. A défaut d'un plus sûr ou plus bel idéal, s'exalter jusqu'au vertige dans un cri qui arrache l'âme : « Heil Furher ! » « E viva

Mussolini ! » Souffrir et mourir pour «la race», «la patrie», pour un rêve, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit offert par le chef à cet insatiable besoin humain de croire et d'adorer. Vivre d'orgueil et du sentiment de la suprématie et de la force nationales. Mépriser et haïr l'étranger. Mettre son honneur à entretenir en soi les plus farouches passions. Débrider les instincts primitifs. Rejeter avec dégoût les malades illusions qui anémient et dégradent : l'amour du prochain, la fraternité, la paix universelle, le bonheur ou la liberté. Considérer la douceur comme une lâcheté, la bonté comme une faiblesse. S'efforcer de croire que la haine est la vertu des forts. S'enorgueillir d'être cynique, dur à soi-même, impitoyable aux autres : voilà, pour quelques hommes sincères, un idéal passionnément chéri.

Et c'est cela, en vérité, qui vaut qu'on y songe sans colère, sans indignation et, s'il se peut, sans souffrance, qu'on l'accueille d'un cœur respectueux, et, si possible, fraternel. P. BAYBOU.